

Les mondes parallèles de deux chercheurs de l'esprit

Walter Kugler

Tous deux semblent uniques en leur genre et c'est la raison pour laquelle Walter Kugler trace ici des parallèles entre Rudolf Steiner et Christian Morgenstern.

Dans sa seizième année, lui échoit le « premier bonheur d'une discussion philosophique » provoquée par les écrits de Schopenhauer et dans la même année pénétra aussi dans son existence « la doctrine de la renaissance [*Wiedergeburtstheorie*] ». ¹ Peu après, il travaillera sur le thème du *Faust* « sur le fondement de la doctrine de la renaissance », qu'il n'achèvera pourtant pas, un destin qu'il partage avec le poète portugais Fernando Pessoa (1888-1935), qui à l'âge de 20 ans, n'avait pas moins ébauché que trois drames sur *Faust*, dont la second devait commencer par la question de la réincarnation de *Faust*.

À l'âge de 30 ans surgit ensuite une césure nette : « dans l'hivers 1905 à 1906, s'accomplit un virage décisif : la nature, le monde se spiritualisa pleinement pour lui et le Christ-Jésus de Jean, autant qu'il pouvait alors l'appréhender [suite à sa découverte de l'Évangile de Jean, *ndt*], devint pour la première fois pour lui une expérience. » ² D'une manière analogue à celle de Rudolf Steiner qui tint une conférence auto-biographique en 1913, l'écrivain utilisa dès lors la troisième personne pour sa notice biographique rédigée à l'intention de son éditeur, ou bien comme l'écrit Friedrich Layssler à son ami poète : « Avec un grand art, tu as évité le « je », de ce fait cela se lit tout autrement que d'autres vies. »

C'est de Christian Morgenstern dont il est ici question, né à Munich, peu après la fin de la guerre germano-française [en 1871, *ndt*] et décédé à Merano, quelques mois avant le début de la première Guerre mondiale. Ce furent des temps d'une paix relative en Europe, dans lesquels pourtant, on s'était efforcé à aller au devant des horreurs : « Je sais que je n'ai plus besoin d'aller mourir avec les soldats tombés au champ d'honneur, puisque je suis déjà mort en eux et que j'ai souffert tout ce dont ils ont souffert. Le suis celui qui tire, celui qui tombe, et celui qui à présent réfléchit sur tous les deux. » ³ Par la suite, dans ses « *Galgenlieder* [*Chants du gibet*], il élaborera le sujet dans son poème « Le genou », de la manière suivante :

*À la guerre, un jour un homme
Fut passé de tous côtés par les armes.
Le genou, seul resta indemne —
Comme s'il était une relique.
Depuis, il va seul de par le monde.* ⁴

Rudolf Steiner aussi était dans sa seizième année, lorsque la philosophie entra dans sa vie. Son professeur d'allemand remarqua son intérêt et le dissuada même de continuer à lire des ouvrages de philosophie, car : « Vous ne ferez que jeter de la confusion dans nos idées. » ⁵ Mais rien ne peut en tenir éloigné le jeune Steiner. Après Kant, c'est le tour de Fichte et à un moment quelconque, il s'occupa aussi de Schopenhauer, qui bel et bien ne le convainquit pas ; il le tenait tout bonnement pour « un « génie borné ». » ⁶

L'idée des vies terrestres répétées préoccupa aussi Steiner dès sa jeunesse, pourtant « il ne théorisa pas dessus lui-même », au contraire, il commença seulement à en parler « après pris conscience

¹ « Notice autobiographie » (1913), StA Vol. V, p.10.

² Projet d'une « notice biographique », *Ebenda*, p.477.

³ « In me ipsum » (1906), StA Vol.V, p.39.

⁴ *Chants du gibet*, « Le genou », 2^{ème} strophe et premier vers de la troisième, StA, Vol. III, p.68.

⁵ Rudolf Steiner dans : « *Mon chemin de vie* », Chap. II, GA 28, 9^{ème} édition, p.136.

⁶ *Ebenda*, Chap.IV, p.78.

d'une réelle vue immédiate sur ce domaine »⁷. Plus tard le sujet réincarnation et *Karma* prendra une place saillante dans son investigation de science spirituelle et avec cela dans ses œuvres et conférences.

Comme pour Christian Morgenstern, l'époque autour de sa 35^{ème} année de vie apporterait des modifications définitives. Ainsi dans cette phase de sa vie « s'amorça un bouleversement qui alla très loin ». ⁸ Ce que celui-ci déclencha est de fait surprenant, n'avait-on pas eu jusque là l'impression que Steiner se comprenait absolument comme ayant à traiter avec un monde foncièrement éprouvé de manière sensible et matérielle : « L'expérience de ce qui peut être vécu dans le monde spirituel, fut toujours pour moi une chose qui allait de soi ; l'appréhension perceptible du monde sensible m'offrait les plus grandes difficultés. » Ce qui est dit avec cela, au sens le plus restreint et le plus large, Steiner le décrivit alors ainsi : « C'était comme si j'avais pu déverser l'expérience d'âme pas très profondément dans les organes des sens, pour pouvoir aussi relier pleinement avec l'âme ce que ces derniers éprouvaient quant à leur contenu. »⁹ Ici, il s'agit d'une compréhension de ce qui constitue des oppositions. Que ce soit esprit ou matière, le sacré ou le profane, l'orientation du penser de Steiner ne se localise pas dans le dépassement de l'un au profit de l'autre, ni non plus dans la quête d'un équilibre quel qu'il soit, mais au contraire de pouvoir vivre dans et avec ses oppositions, car « là où des oppositions sont éprouvées comme équilibrées, c'est là que règne l'absence de vie, la mort. Là où est la vie, ce qui agit c'est l'opposition déséquilibrée ; et la vie elle-même c'est le dépassement constant, mais en même temps une création nouvelle d'oppositions. »¹⁰ C'est pour ainsi dire une nouvelle méthode du penser qui a pris naissance ainsi et qui s'oppose à la dialectique de Hegel, ou bien à la nostalgie largement répandue d'un équilibre d'attitude toute autre.

Dans le tournant de la 35^{ème} année de vie de Christian Morgenstern s'annonce comme l'élément nouveau d'une expérience substantielle, une expérience de l'essence du Christ, chez Steiner par contre, c'est une nouvelle expérience du penser, qui peut être finalement interprétée comme une préparation à une rencontre du Christ encore à réaliser au plus intime. C'est peu avant le tournant du 19^{ème} au 20^{ème} siècles, qu'elle commença à se déployer peu à peu dans l'évolution de son âme, en tant que « phénomène cognitif intérieur », qu'il caractérisa par l'expression de « s'être trouvé devant le Mystère du Golgotha dans une solennité cognitive la plus intime et la plus grave »¹¹ La connaissance est l'un des aspects de cette expérience de mort et résurrection, le phénomène en est l'autre. L'une complète l'autre. La porte fut dès lors largement ouverte, la franchir fut cependant un art.

Morgenstern publia en 1905 ses *Chants du gibet*, découverts ou inventés sur le Mont de la potence, un lieu où se réunissaient des compagnons de route qui se caractérisaient de la même façon. L'association « se trouve sous le signe du *Spiritus asper* et sa devise est : *per aspera ad astra* ou bien en traduction française : le souffle sur les choses est le mieux. »¹² Les critiques n'étaient pas que bienveillantes, ce qui donna peut-être l'occasion de cette note prise dans un carnet : « Mon prochain ouvrage doit s'appeler « résurrection », si je devais encore me résigner à une résurrection, au sens le plus grand. — je pâtais souvent beaucoup de mon genre d'humour. Ma manière éternelle de poser le problème, c'est de savoir si tout humour ne renferme pas un *quantum* d'esprit bourgeois ». ¹³ Que cela était foncièrement son affaire et qu'il comprît d'avoir à faire aux critiques, c'est ce que prouve sa lettre à un rédacteur de l'année 1910 : « Je n'ai qu'une prière : Que si les

⁷ Du même auteur : dans « *Mon chemin de vie* », Chap. VII, GA 28, 9^{ème} édition, p136.

⁸ *Ebenda*, Chap. XXII, p.316.

⁹ *Ebenda*.

¹⁰ *Ebenda*, p.318.

¹¹ *Ebenda*, p.366.

¹² Le *Spiritus asper* (en latin pour « son expiré âpre » est un signe diacritique de l'écrit grec antique, qui indique d'une voyelle doit être prononcé aspirée, et donc « avec le souffle » (avec un h la précédant). — « *Per aspera ad astra* » littéralement « par l'âpreté jusqu'aux étoiles », autrement dit, « ce n'est qu'en peinant qu'on atteindra quelque chose ».

¹³ « *In me ipsum* », StA, vol. V, p.35.

mots imbécillité ou stupidité dussent se présenter (ce qui serait en effet tout de même possible), quand bien même sous une forme d'épithète encore plus éclatante, alors remplacez-les, pour l'amour de moi, par absurdité ou délire ou autre du même genre ; étant donné que vous comprendrez qu'à la longue un humour n'est pas admissible, dont peut-être l'unique prérogative consiste précisément dans une certaine sorte de spiritualité, de sainteté et de vélocité, avec ces deux expressions philistines allemandes de banquette de brasserie, dans lesquelles comme vous le devinez ici, il plaît à la majorité d'estampiller ma « critique ». »¹⁴ Cette lettre renferme en outre quelques explications brèves mais très instructives sur les arrières-plans de ces créations de termes et d'essences comme la *Lalula*, la *Mondschaft* ou bien le *Raben Ralf*.

Quelques quinze ans auparavant, Rudolf Steiner avait rédigé ses réflexions « Sur le comique et son rapport avec l'art et la vie »¹⁵ qui commençait par une critique de l'esthétique d'alors et caractérisait un portrait moral de l'humour, qui ne peut pas être du tout pertinent et libère en outre des idées qui ne sont pas totalement inessentiels pour sa dialectique des oppositions ou selon le cas des contradictions, qui se développa dans sa trente-cinquième année de vie : l'action du comique dépend [...] de quel degré de contradiction existante prévaut toujours pourtant en effet, quand bien même dans un moindre accord. [...] Le comique correspond à l'intellect, mais il contredit le sensible aussi bien que la raison. [...] L'humoriste peut sans inquiétude rire du travers d'esprit, car il sait que celui-ci n'est pas au fond, mais à la surface, et qu'il a un esprit pour les choses au fondement de l'existence du monde. »¹⁶

Quoique Christian Morgenstern et Rudolf Steiner dans leurs années berlinoises se fussent déplacés diversement dans les mêmes milieux et fussent en outre actifs en tant que rédacteurs de revues théâtrales — Morgenstern rédigea de 1903 à 1905 « *Das Theater* », Steiner quelques années plus tard les « *Dramaturgischen Blätter* » — il ne se rencontrèrent pas. Ce n'est que le 28 janvier 1909, que Morgenstern assista à une conférence de Rudolf Steiner à la maison des architectes de Berlin. Le poète aimait Tolstoï et Steiner parla sur Tolstoï. Morgenstern connaissait peut-être aussi, depuis ses études d'économie politique à l'Université de Breslau Andrew Carnegie, le multimilliardaire et mécène des USA, et Steiner parla sur Carnegie. Dans sa conférence¹⁷ grandiose, Steiner enthousiasma son public pour tous les deux. Il s'agissait moins pour lui de la coordination des valeurs, mais au contraire bien plus de l'élaboration soignée des représentations de valeurs de ces deux personnalités si opposées. On lit, par exemple, avec étonnement qu'aux oreilles de Steiner, cette fameuse phrase de Carnegie « Celui qui meurt riche, meurt déshonoré (meurt dans la honte, variante de traduction) » sonnait encore plus d'une manière révolutionnaire [...] que maintes phrases de Tolstoï ». Ici devient tout à fait concret ce qu'il avait entrepris dans sa trente-cinquième année : apprendre à aimer ce qui s'oppose. La confrontation de Tolstoï et de Carnegie déboucha dans une considération anthroposophique, dans les questions sur les vies terrestres précédentes, et il en vint à aborder de même l'essence du Christ. Et Morgenstern fut ému, il fut enthousiaste : « Il parla sur Tolstoï et Carnegie, et sa conférence s'éleva sur un grand style triomphant, au point que je sus : ici c'est mon pays, et ici nous voulons construire une hutte. Ici se trouvait parmi des myriades d'êtres humains, un enseignant de l'humanité. »¹⁸ Et Morgenstern revint et devint témoin de la façon dont Steiner fit naître peu à peu devant ses auditeurs, un panorama unique d'événements de science spirituelle. Désormais, en dépit de tous les préjugés de santé, il entreprit de longs voyages éreintants, pour être en mesure de pouvoir écouter d'autres conférences de Rudolf Steiner. En 1913, il confie à son carnet de notes¹⁹ : « Grand moment philosophique pendant la conférence

¹⁴ Réponse à un rédacteur, Obermais 1910, dans Christian Morgenstern : *Tout pour l'amour de l'être humain, Recueil de lettres* » édité par Margareta Morgenstern, Munich 1962, p.325.

¹⁵ Vers 1890/91, dans « *Art et connaissance de l'art* », GA 271, 3^{ème} édition 1985, pp.37 et suiv.

¹⁶ *Ebenda*, pp.46 et suiv.

¹⁷ Rudolf Steiner : Conférence « *Tolstoï et Carnegie* » dans « *Où et comment découvre-t-on l'esprit ?* », GA 57.

¹⁸ « *Projet d'une notice auto-biographique* », Dans StA Vol. V, p.472.

¹⁹ Morgenstern dans « *In me ipsum* » (1913), StA Vol. V, p.62.

du 27 août 1913 : je vis durant un instant l'être humain (Steiner) comme une volonté consciente et pure, tout seul, animé d'une énorme volonté divine d'aller de l'avant, et affirmant une telle vie.²⁰ »

Ici, ce n'est pas un adepte ébloui qui parle, non pas un mystique nébuleux et vagabond, ici il parle à partir d'une sphère d'expérience qui comprend le spirituel dans sa synthèse d'avec le terrestre, à qui s'adresse directement le spirituel, qui est substantiel à l'être, car il peut y élever son regard et entendre son intériorité. C'est ce qui rend Morgenstern particulier et c'est aussi la particularité de la relation entre Rudolf Steiner et lui-même. Morgenstern ne se découvrit pas seulement « dans le monde de Rudolf Steiner, après avoir traversé des épreuves, que lui avait imposées sa vie : dans la dissolution des liens de famille, dans la lutte contre l'école, contre l'entreprise scientifique, contre sa maladie »²¹, mais il se mouvait déjà depuis sa jeunesse sur ce terrain-là du spirituel sur lequel se mouvait aussi Steiner. Et chacun le faisait sur le plan ou le degré auquel il avait été pour ainsi dire renvoyé, et chacun le faisait avec ses moyens, l'un avec la forme de l'art qui lui était propre, parfois éclaboussant d'humour et de malice, parfois dans le sérieux le plus profond, l'autre comme un randonneur sur les arêtes entre les mondes, entre l'individu et l'univers, entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit, entre l'art et la vie. Steiner fut pour Morgenstern un guide de montagne, qui le prit avec lui dans un « Himalaya spirituel, qu'une vie durant on ne peut pas étudier ». Et il fut pour lui un grand maître, car, « si Steiner ne nous avait communiqué rien d'autre que « l'expérience de celui qui enseigne », c'eût été déjà suffisant ». ²² Et Morgenstern fut pour Steiner une personnalité, par laquelle est acquis un « acquis admirablement riche de connaissances des mondes supérieurs, « comme au moyen d'une œuvre d'art, dans laquelle on peut voir le monde par l'œuvre d'une autre âme, outre que ce qu'on peut soi-même contempler »²³

Toutes ces paroles portent témoignage d'une attention réciproque et avant tout d'une confiance mutuelle absolue et illimitée. C'est pourquoi, chacun pouvait dire de l'autre d'une manière la plus brève :

« Ad Steiner : à l'instant *in medias res*. »²⁴

« Lisons, lisons souvent Christian Morgenstern ! »²⁵

Das Goetheanum, n°12/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)

²⁰ *Ebendai*, p.62.

²¹ Friedrich Hiebel : « *Christian Morgenstern ? Tournant et bouleversement de notre siècle* » 2^{ème} édition Stuttgart 1987, p.11.

²² Lettre du 24 août 1913 à Friedrich Kayssler, dans Christian Morgenstern : « *Tout pour l'amour de l'être humain. Recueil de lettres*, Munich 1962 ; pp.373 et suiv.

²³ « Allocution commémorative pour Oda Waller et Christian Morgenstern » dans « *Nos défunts* », **GA 261**, Voir aussi Peter Selg : « *Christian Morgenstern. Son chemin en compagnie de Rudolf Steiner et l'ami défunt* », Stuttgart 2008.

²⁴ « *In me ipsum* », StA Vol. V, p.59.

²⁵ Voir note 22, p.83.